

Rires sans frontière ^(*)

Entretien avec Adolphe Nysenholc, professeur à l'Université Libre de Bruxelles

Propos recueillis par Jacques MEYERS

Le rire peut unir tout comme il peut exclure. En somme, on peut rire «avec» comme on peut rire «contre». Entre ces deux extrêmes — le rire comme trait d'union et le rire comme trait d'exclusion —, les fonctions du rire sont néanmoins diverses tant cette arme qu'est l'humour est susceptible d'usage multiple.

Les Flamands rient des Wallonsetinversement, les Français rient des Belges, ceux-ci riant des Ecossais ou des Hollandais, quand ils ne se racontent pas une blague à propos des immigrés — d'origine marocaine, de préférence —, les Juifs, quant à eux, se contentant de rire d'eux-mêmes... Comment mettre un peu de sérieux dans ce qui semble avoir les allures d'une pièce de théâtre comique ?

Adolphe Nysenholc : Le plus simple est peut-être d'interroger les mythes lointains ou proches. Prenez celui de David et Goliath par exemple, ou celui, plus récent, de Thyl l'Espiègle : dans un cas comme dans l'autre — même s'il convient de les différencier —, l'humour est utilisé comme arme contre les puissants, contre les dominants. Pour mémoire, rappelons que les deux protagonistes de ces mythes l'emportent par la ruse, par un effet de comique : d'une part, le faible David l'emporte contre le puissant Goliath avec un petit caillou qu'il lui lance à la tête, d'autre part, Thyl l'emporte contre les Espagnols — plus précisément contre Charles Quint — en recourant à une plaisanterie. Au-delà du contenu même de la ruse et de son

aspect plaisant, il est remarquable qu'en un cas comme dans l'autre, ce sont des «mineurs» qui l'emportent. Et même doublement mineurs : David et Thyl sont non seulement minorisés par rapport à la force de l'adversaire, mais surtout, ce sont des enfants... Qu'y voir d'autre qu'une très belle métaphore des petits qui luttent contre les puissants ? Et si l'on rit, c'est en raison du paradoxe que nous offrent ces mythes : le grand est «rapetisé», il devient «petit», il est ridiculisé alors que justement, il se pensait et s'affirmait comme supérieur... Le rire est bien une arme qui met à terre le grand oppresseur, il est l'arme du petit, qui nous rappelle que la faiblesse ne constitue pas un handicap pour gagner... Mieux encore, faire rire le puissant — et non pas seulement le ridiculiser — est une manière de le ramener à une dimension plus modeste, plus humaine, si l'on peut dire, donc de lui enlever du pouvoir. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne Thyl l'Espiègle et Charles Quint. Pour ceux qui ne s'en souviennent pas, rappelons que Thyl, en raison d'une première facétie à laquelle il s'est livré à l'encontre de Charles Quint, est condamné à être pendu en place publique. Charles Quint lui laisse cependant une chance de salut : Thyl aura la vie sauve s'il demande

à l'Empereur quelque chose que celui-ci ne peut pas faire — remarquez au passage que Charles Quint, au travers de cette épreuve, affirme sa toute-puissance. Que demande l'Espiègle ? Que Charles Quint — envahisseur espagnol en terre flamande, donc — l'embrasse sur la bouche avec laquelle il ne parle pas flamand... Inutile de faire un petit dessin, si vous voyez ce que je veux dire... Par cette facétie, Thyl met ainsi le puissant en situation d'échec, lequel ne peut en effet s'abaisser à embrasser Thyl à l'endroit que l'on qualifie le moins noble du corps humain. Que lui reste-t-il à faire ? Eclater de rire, et cela «devant» et «avec» la foule. Autrement dit, le puissant, l'envahisseur est contraint à rire de lui-même. Suprême victoire du faible que d'amener le fort à rire de lui, non ?

Sans doute, mais qui n'épuise pas la question : les Français — nombre d'entre eux, en tout cas — se moquent allègrement des Belges. Il y a là une espèce d'inversion par rapport aux deux mythes que vous venez d'expliquer, puisque dans cet exemple belgo-français, ce sont plutôt les «puissants» — la France a une image de marque plus forte que celle de la Belgique — qui rient des «faibles» : autrement dit, l'humour est aussi l'arme des puissants...

Adolphe Nysenholc : A l'instar de Baudelaire, je dirais plutôt que l'on rit des autres lorsque l'on s'en croit supérieur. C'est un rire de moquerie, le rire du puissant ou de celui qui se croit puissant et qui, effectivement, vise à rendre encore plus petit, à minoriser encore davantage celui dont il se croit supérieur. Mais malheur — humiliation, même — lorsque le vent tourne

soudainement et que le puissant vient à être ridicule, soit parce qu'il se ridiculise involontairement — songez, par exemple, à un joueur de football français qui marquerait dans son propre camp lors d'un tournoi d'importance — ou lorsqu'il est ridiculisé par le faible — par exemple, la Belgique l'emportant contre la France par un score de 10/0. Les Américains sont, à ce titre, plus adroits, si l'on peut dire : c'est un peuple qui sait rire de lui-même, qui sait même aborder des questions peu glorieuses de son histoire sur le thème de l'humour. Exemple : le film de Robert Altman, «M.A.S.H.», qui abordait sous un angle absolument parodique la guerre du Vietnam. Je ne crois pas que les Français se risqueront de sitôt à traiter l'Occupation allemande sous le même angle parodique — ou alors en ridiculisant l'occupant nazi, comme au travers de ce film de Gérard Oury, «La grande vadrouille»...

Revenons en Belgique — terre d'immigration, comme on se plaît à le dire, et par là, terre où coexistent des «puissants» — la société d'accueil — et des «faibles» — les immigrés. Comment lisez-vous les rapports entre les uns et les autres à partir de votre analyse ?

Adolphe Nysenholc : Il est peut-être nécessaire, pour répondre à cette question, de simplifier la réalité et de diviser la société belge en deux groupes, les xénophobes et les non-xénophobes. Sur base de cela, on peut dire que si les non-xénophobes ne ressentent pas les immigrés comme des «puissants», il n'en va pas de même des xénophobes : pour ces derniers, les immigrés ou les réfugiés sont bel et bien, à l'instar des troupes de

Charles Quint, des envahisseurs. En d'autres mots, là où nombre de Belges ne voient en l'immigré qu'un «brave père tranquille» qui a cherché un mieux-vivre pour lui et pour les siens, l'extrémiste de droite, le raciste actif, voit cet immigré comme le soldat d'une immense armée d'envahisseurs. Pas besoin de rappeler ici la prose d'extrême droite ou le discours raciste — genre le péril intégriste, l'invasion musulmane etc. Par contre, et en regard du sujet qui nous occupe, il est symptomatique de remarquer que ce sont précisément les racistes qui utilisent — à l'instar de David ou de Thyl — l'humour pour «désigner» les immigrés. En bref, et je réponds ici précisément à votre question, l'humour entre la société belge et les immigrés, existe, mais il est utilisé seulement par les extrémistes qui existent dans cette société, ceux-là même qui se sentent envahis. Mais attention : il s'agit ici d'un humour — je pense notamment aux caricatures ou aux blagues — qui exprime la haine, le mépris. A l'inverse de nos deux mythes, le rire prend en effet ici une autre tonalité, il devient méchant, destructeur... Et c'est bien en cela que l'on remarque que le rire comporte tout l'éventail de l'émotivité humaine, éventail qui va de l'extrême amour à l'extrême haine. Extrême amour : on rit «avec» ses proches, avec ceux que l'on aime, extrême haine : on rit «contre» ceux que l'on déteste. Remarquez d'ailleurs que le même énoncé humoristique peut contenir à lui seul les deux extrêmes de l'éventail, cela parce qu'il peut avoir deux destinataires. Par exemple, lorsqu'un Le Pen sort un jeu de mots dont il a la spécialité, cet énoncé humoristique soude les rangs de ses supporters, il fait du spectacle pour son groupe — c'est



donc l'humour comme expression de l'amour. Mais en même temps, cet énoncé exprime la haine des immigrés ainsi que le mépris des hommes politiques des autres partis — c'est l'humour comme expression de la haine... Cela étant, et pour ne pas assimiler un Le Pen à Thyl l'Espiègle ou à David, rappelons que Le Pen s'en prend à des faibles, à l'inverse des seconds...

D'accord, mais il est néanmoins persuadé d'avoir face à lui une armée d'envahisseurs...

Adolphe Nysenhole : Vous croyez ? Je dirais plutôt qu'à des fins stratégiques, il s'évertue à convaincre ses troupes que les faibles — les immigrés — sont des géants. C'est peut-être plus vrai pour les militants, qui eux — mais pas tous — peuvent effectivement ressentir

«sincèrement» la présence des étrangers comme une invasion, comme une annexion pure et simple...

Comment expliquez-vous que, alors que l'humour est une arme si efficace, les démocrates n'y recourent pas pour combattre l'extrême-droite, en bref, pour la ridiculiser et partant, l'affaiblir ?

AdolpheNysenhole : Parce que justement, ils s'affirment comme des démocrates, donc comme des gens qui traitent les autres d'égaux à égaux, qui se refusent à partir sur le registre de l'humour comme expression du mépris, de la haine. Se moquer ouvertement de l'extrême droite — la ridiculiser, la mépriser — c'est adopter son registre de communication, c'est haïr l'autre puisqu'il hait les autres... Une posi-

tion difficilement tenable pour un démocrate, d'autant plus qu'il y a un autre danger : insulter l'extrême droite par des quolibets et des jeux de mots, c'est courir le risque d'entrer dans une surenchère, de pousser l'extrême-droite dans un discours encore plus haineux vis-à-vis desimmigrés. Avec,également,une conséquence plus individuelle pour le démocrate qui s'y risquerait : c'est lui qui va devenir la cible directe des injures et autres mots d'oiseaux. A l'instar,par exemple, de ce qui se passe lorsque, témoin du flot d'insultes que se lancent des gens, vous vous levez pour calmer les choses : c'est vous qui allez être insulté... Conséquence : vous ne bougez pas. Il en va quelque part de même pour l'extrême-droite, qui a devant elle des gens qui ne bougent pas, ou très peu. Et l'extrême-droite obtient ce qu'elle recherche : les

partis démocrates, ceux-là même qui, parce qu'ayant la majorité, sont les «puissants», sont en fait ridiculisés...

Vous disiez que les immigrés sont en position de faiblesse, qu'ils sont donc, pour reprendre vos mots, les «mineurs» dans une société de «majeurs», en quelque sorte, les David contre les Goliath ; comment expliquez-vous qu'ils ne recourent pas à l'humour — cette arme des faibles — pour se défendre du discours de rejet dont ils sont victimes ?

Adolphe Nysenholc : Il est vrai que par l'humour — l'humour d'amitié — le minoritaire peut réussir à se faire accepter par le majoritaire ; c'est le cas, par exemple, de l'humoriste juif Popeck, qui touche en France ou en Belgique, un public belge ou français, et pas seulement juif. La limite, bien sûr, c'est l'individu structuré par le racisme, qu'un Popeck ne parviendra pas à dérider... Cela étant, un élément de réponse essentiel à votre question est le suivant : il n'est pas certain que les immigrés se perçoivent comme minoritaires. Par exemple parce qu'ils vivent en groupe familial fort élargi ou dans des quartiers où leurs compatriotes sont présents en nombre. Il faut en effet distinguer minorité réelle, objective, et sentiment d'appartenir à une minorité. De plus, les termes «majorité» ou «minorité» sont des données relatives, non figées et variables suivant les contextes ; un immigré musulman peut ainsi se sentir «minoritaire» au niveau de la société belge, mais se sentir religieusement «majoritaire» au plan mondial. De même, «pauvre» en Belgique, il peut être «riche» lorsqu'il séjourne dans son pays d'origine. Ajoutez à cela que

la «minorité» — ce qui existe en plus petit nombre, si l'on peut dire — est toujours associée à l'idée de qualité, contrairement à la «majorité», vite ramenée à l'idée de masse. En clair, on préfère toujours appartenir à une minorité plutôt qu'à une majorité, il y a là quelque chose de valorisant pour l'individu. Et puis, dernier élément que je relève, si la minorité ne rit pas nécessairement avec la majorité, elle rit en son sein. Pourquoi ? Parce que si vous avez réellement le sentiment d'appartenir à une minorité stigmatisée, il est peut-être plus efficace d'en rire entre soi — entre immigrés, par exemple — que de tenter de faire rire les autres. On en revient à l'humour comme expression d'amour au sein d'un groupe, amour qui soude ce groupe et partant, le protège de l'extérieur...

Au point, d'ailleurs, que l'humour peut alors constituer un élément de l'identité de ce groupe : on parle de l'humour juif, de l'humour anglais...

Adolphe Nysenholc : Sans doute, mais il faut sérieusement relativiser ces expressions. L'humour des Juifs vivant en Israël n'est pas le même que celui des Juifs vivant en Russie ou ailleurs, tout comme l'humour juif d'hier n'est pas le même que celui d'aujourd'hui. Quant à l'humour anglais, remarquons que c'est surtout l'humour de certains Anglais, une certaine classe sociale un peu coincée dans les convenances. Pour le dire clairement, l'humour du Prince Charles n'est pas le même que celui des Hooligans... Cela étant, l'humour juif offre néanmoins une spécificité — identifiée par Freud, qui y a consacré un ouvrage — par rapport aux divers styles d'humour «nationaux» : c'est un humour au

travers duquel on se moque de soi, on rit de soi et non plus des autres, et comme vous le savez, où l'on rit du passé le plus terrible qu'aient connu les Juifs. Il y a là un mécanisme de défense, un moyen de se défendre de ses affects, d'être plus fort que ses traumatismes. En fait, se ridiculiser soi-même au travers de blagues, c'est, pour les Juifs, un moyen de faire face aux agressions extérieures avant qu'elles ne se manifestent, c'est, plus précisément, un moyen de maîtriser son image, son amour propre parce que d'autres sont potentiellement susceptibles de détériorer cette image de soi. Le Juif qui accepte de rire introjecte les insultes, il les retravaille pour essayer de les dominer. Dit grossièrement, c'est un moyen d'exercer son amour propre contre des agressions visant à détruire cet amour propre. Et comme dit précédemment, c'est aussi un moyen de se serrer les coudes, en quelque sorte, de se donner du courage : rire de la Shoah, c'est se dire et s'affirmer que l'on est fort, que l'on s'en sortira toujours...

Mais ne rit pas qui veut de la Shoah... C'est, si l'on peut oser l'expression, un «territoire humoristique» placé sous très haute surveillance...

Adolphe Nysenholc : Je n'en suis pas tellement certain... Si un ami proche vous blague sur un trait de votre personnalité pas spécialement valorisant, vous ne lui en voudrez pas, vous rirez avec lui... Pourquoi ? Parce que vous savez que c'est un ami et que son humour est un humour d'amitié, expression de son amitié. Idem pour un Africain : vous ne pouvez lui raconter une blague raciste sur les noirs qu'à la condition qu'il soit sûr que vous êtes sur le registre amical. Le ter-



rain est en tout cas toujours très délicat, et il vrai, effectivement, que la Shoah est un sujet où se risquer à faire de l'humour est éminemment risqué pour le non-Juif face au Juif. Mais c'est faisable, pour autant quell'intention—voyez le film «La vie est belle» — soit d'une clarté limpide...

Terminons avec les Belges — si pas avec une histoire belge. Vous dites que l'humour juif offre la spécificité d'être un humour d'autodérision. Ne peut-on pas dire que les Belges commencent sérieusement à concurrencer les Juifs sur ce terrain ?

Adolphe Nysenholc : C'est vrai, vous avez raison, les Belges savent rire d'eux-mêmes en tant que Belges... Et si l'on y réfléchit, c'est d'autant plus étonnant qu'il s'agit d'un phénomène somme toute récent, impensable il y a près de quarante ans, époque à laquelle l'autodérision que les Belges pratiquent aujourd'hui aurait heurté les

patriotes les plus réservés... Une curieuse exception, en fait, si l'on sait qu'un Français qui rit de soi en tant que Français, c'est, au yeux de la France, pratiquement un crime. Même chose pour les Anglais ou les Américains, qui ont sans doute beaucoup d'humour, qui savent rire de certains aspects de leur identité, mais qui s'interdisent de rire de leur drapeau. Même un Woody Allen, humoriste de l'autodérision par excellence, se l'interdit : il se moque de lui en tant que Juif, mais jamais en tant qu'Américain. Comment expliquer ce phénomène belge ? La taille géographique du pays doit jouer, assurément, peut-être même, aujourd'hui, la personnalité d'Albert — un Roi qui rit en public, comme vous le savez —, mais je pense que l'élément essentiel réside dans le détricotage de l'identité belge via la fédéralisation de l'Etat. Comme si, quelque part, l'identité belge devenait une identité n'ayant plus vraiment court, une identité «anachronique» en raison de l'émergence de nouvelles

identités. La preuve, me semble-t-il, par le fait qu'un Flamand sera peu enclin à rire de lui en tant que Flamand, mais bien entendu Belge, tout comme le Wallon. On pourrait peut-être y voir — c'est à creuser — le résultat d'une forme de stratégie politique au sens large et se demander à qui profite le crime : alors que l'on est occupé politiquement à tuer quelque chose — en l'occurrence

la Belgique —, tout un humour apparaît qui rit de ce «crime», lequel peut donc continuer... Tout comme, me semble-t-il, on pourrait y voir une sorte de fatalisme des Belges : face à cette identité en détricotage, ils prennent le parti d'en rire, comme pour s'en protéger... Simples hypothèses, je précise, mais qui n'en laisse pas moins vraie l'affirmation selon laquelle les Belges constituent — en tout cas aujourd'hui — un peuple qui sait rire de son identité nationale. Oui, peut-être que si Freud avait connu la Belgique, il aurait associé les Juifs aux Belges... ■

(*) Cet entretien est extrait du n°187 (octobre 2000) de l'*Agenda Interculturel* (revue du Centre Bruxellois d'Action Inter-culturelle, Avenue de Stalingrad 24, 1000 BRUXELLES, Belgique). Nous le publions avec l'aimable autorisation de la rédaction de la revue.